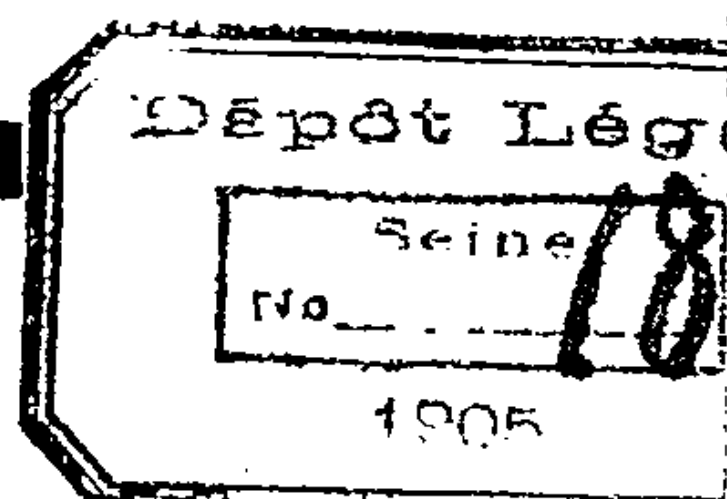


LE MÉNESTREL



Le Numéro : 0 fr. 30

MUSIQUE ET THÉÂTRES

HENRI HEUGEL, Directeur

Le Numéro : 0 fr. 30

Adresser FRANCO à M. HENRI HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 bis, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.

Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.

Abonnement complet d'un an, Texte, Musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus

SOMMAIRE-TEXTE

I. Le Secret de Beethoven : Réalité, solitude, silence (5^e article), RAYMOND BOUYER. — II. Semaine théâtrale : premières représentations de *Chambre à part* et du *Gant*, au Palais-Royal; de *Nellie Moray*, à l'Athénée, PAUL-ÉMILE CHEVALIER. — III. La musique et le théâtre aux Salons du Grand-Palais (3^e article), CAMILLE LE SENNE. — IV. Revue des grands concerts — V. Nouvelles diverses, concerts et nécrologie.

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour :

LA LUNE S'EFFEUILLE SUR L'EAU

n^o 2 des *Musiques sur l'eau*, de TH. DUBOIS, poésies d'ALBERT SAMAIN. — Suivra immédiatement : la *Chanson de Chérubin*, chantée par M^{me} MARGUERITE CARRÉ dans *Chérubin*, la nouvelle comédie lyrique de J. MASSENET (poème de MM. F. DE CROISSET et H. CAIN), qui va être représentée prochainement à l'Opéra-Comique.

MUSIQUE DE PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO :

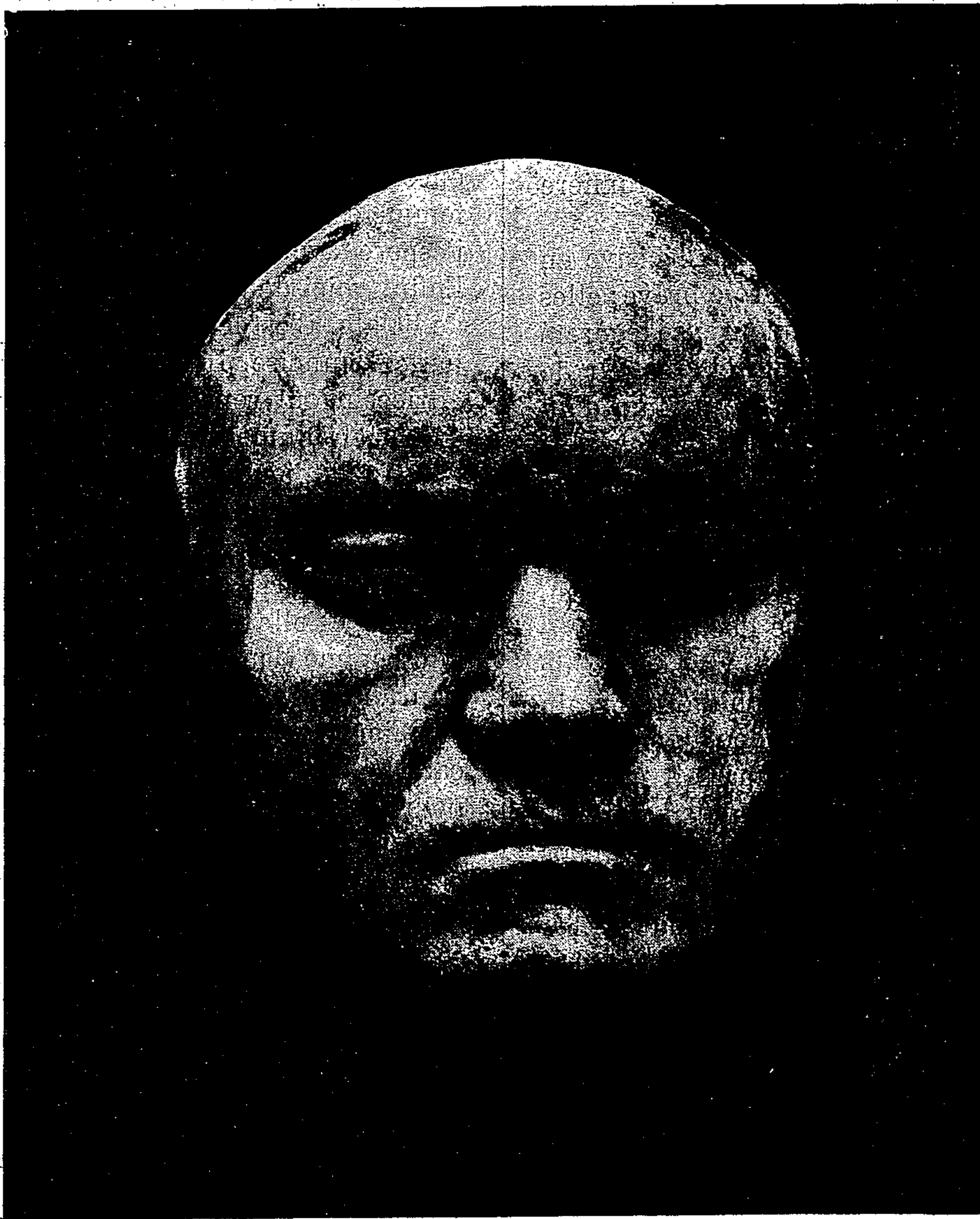
BERCEUSE TENDRE

n^o 7 du recueil des *Berceuses à quatre mains* de REYNALDO HAHN. — Suivra immédiatement : *Entr'acte-Maniola* de *Chérubin*, la nouvelle comédie chantée de J. MASSENET (poème de MM. FRANCIS DE CROISSET et HENRI CAIN), qui va être représentée prochainement à l'Opéra-Comique.

LE SECRET DE BEETHOVEN : Réalité, solitude, silence

Pour Édouard Risler,
interprète de Beethoven.

Plusieurs fois un immense espoir a soulevé Beethoven. Simplement, comme la plus humble des créatures, comme le dernier des mortels, il a rêvé la réalité du bonheur. Simplement, mais noblement, de toute la force naïve de son grand cœur, il a rêvé, d'accord avec le poète, la bonne épaule pour le front lourd... Toute-puissance de la vie qui semble au-dessus de la pensée, de la beauté même ! Mais l'art n'est-il pas une transposition de la vie, la musique un écho de l'amour ? Et pourquoi les séparer ? dira notre Beethoven français (1) : « Ce sont les deux ailes de l'âme. » Dès 1809, le génial pianiste du concerto en *mi bémol* écrivait à son cher Gleichenstein, le parent de la volage Thérèse Malfatti : « Maintenant, tu peux m'aider à chercher une femme ; si tu en trouves une disposée à donner un soupir



MASQUE DE BEETHOVEN

à mes harmonies, engage d'avance... Pas une Elise Bürger, par exemple ! » ajoute la poignante ironie de l'artiste ; et l'artiste conclut : « Mais il faut qu'elle soit belle ; je ne puis rien aimer qui ne soit beau. »

Maintes fois, l'amoureux Beethoven s'est laissé prendre à la mystérieuse promesse d'un sourire ; mais aucun sourire ne s'est donné ; nulle âme n'a souhaité s'unir à ce grand cœur ; à l'anxieuse interrogation du génie, pas une jeune femme n'a répondu. Qui sait ? Bettina, peut-être... un instant :

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies...

Mais Bettina pouvait-elle se dévouer au génie souffrant ? Trop spirituelle pour se faire sublimer, elle a souri. La jeune Brentano préféra prendre le nom d'un ami d'enfance, collaborateur de son frère en fantaisies romantiques... Donc, point d'Antigone pour l'OEdipe sourd ! Et pourquoi cette fatalité ? Serait-ce parce que Louis Van Beethoven avait l'humeur

(1) Berlioz, à la dernière ligne de ses *Mémoires*.

par Klein

étrange, le geste saccadé, le ton rogue, l'accoutrement disgracieux, le jeu lourd ? Parce qu'il était trivial — ou sublime ? Parce qu'il a fait peur — ou pitié ?

D'aucuns l'ont déclaré volage lui-même, ont osé disserter légèrement de ses brèves amours, oubliées promptement, éteintes enfin sous la cendre de l'âge... Mais, en soulignant l'indifférence unanime de ses aimées, a-t-on suffisamment exploré la sensibilité du génie, le cœur d'un Beethoven ? Pour que devint plus satisfaisante la ressemblance avec Michel-Ange, sourcilleux statuaire et platonique adorateur de la seule Vittoria Colonna, « vieux lion fatigué », qui lutta, plein de gloire morose (1),

Sans reposer son cœur sur un cœur attendri,

les uns ont voulu faire à Beethoven une auréole de pureté dont sa riche nature flamande se serait avouée très indigne ; les autres, et parmi ses meilleurs amis, ont parlé de sa répugnance à tout attachement sérieux, de son goût pour les jolis visages et la jeunesse rose ; ils l'ont dépeint souvent amoureux, jamais longtemps ; cultivant toujours quelque amour en tête et brusquement épris : une sorte de Don Juan de l'âme, pourquoi pas ? lui qui déclarait *Don Juan* sacrilège ! Ce n'était pas un cérébral, pourtant, celui qui griffonnait l'hymne à l'immortelle bien-aimée ; un élégiaque, comme Franz Schubert, qui se morfondait patiemment ; un imaginaire, comme Hector Berlioz, qui mettait au service de ses « distractions violentes » sa rhétorique exaspérée ; un poète de la sensualité, comme Richard Wagner, dont le crépuscule romantique empourprait l'adultère divinisé de Sieglinde ou d'Isolde. Non, Beethoven n'eut jamais le cœur vide ; mais, en s'exaltant au passage radieux d'un sourire, ce qu'il aimait par dessus tout, c'était l'amour lui-même ; il aimait à aimer, comme l'ardent philosophe antique et comme la nature éternelle ; son génie sourd mariait intérieurement l'automne et le printemps, la musique et l'amour. Affamé de tendresse et toujours seul, il avait naïvement ébauché ce rêve divin d'être aimé.

N'est-ce pas en lisant sa *Correspondance*, ses lettres, déjà connues pour la plupart, mais altérées jusqu'à présent dans les citations, qu'un Beethovénien pénètre au foyer même de ce « cœur d'or », qu'il surprend simultanément l'homme et l'artiste, une âme et son œuvre, un sentiment sans pareil dont la musique est l'indéfinissable et mélodieux miroir, une vie douloureuse idéalisée dans un art divin ? Alors paraît s'ouvrir le sanctuaire de la vie intérieure, le saint des saints : un génie brille, et sa lumière est faite de ce double rayon : candeur et grandeur.

Les dates elles-mêmes prennent une signification décisive en rapprochant une immortelle production d'une parole brève : elles répondent à ceux qui parlent légèrement de l'amoureuse légèreté de Beethoven. Correspondant de Bettina d'Arnim et créateur de la symphonie en *fa*, dont l'imprévue fraîcheur a le parfum d'un souvenir, le Beethoven de 1812 a dépassé la quarantaine : plus n'est le temps des excursions sur les bords du Rhin, de la bande joyeuse en route pour Mergentheim, le Trianon de l'Électeur, parmi l'envolée des fracs révolutionnaires et des rubans sur les hauts chapeaux ; vingt ans ont coulé, comme le vieux fleuve, depuis ces rires de 1792, où Beethoven déridé se déclarait amoureux de M^{lle} Jeanne d'Hondrath, « une blondine vive, amie de la musique et douée d'une fort jolie voix ». Qu'il est lointain le Beethoven de la *Sérénade* (op. 8), des variations juvéniles et des premiers trios ! Le Beethoven viennois, qui passait pour un conquérant mieux partagé qu'Adonis, n'est plus qu'un fantôme... Et les historiens aussi, qui soutiennent que le génie ne fut jamais réellement malheureux, mais d'abord estimé, payé, pensionné selon son mérite, oublient sa lente agonie dans un monde futile : plus tard, seul et sourd, réduit aux cahiers de conversation qui bourraient ses poches, ils oublient de l'entrevoir dédaigné, meurtri, miné, malade, exploité, volé ; génie désormais trop haut pour être entendu, lui qui n'entendait plus les autres ! « Mon écriture », avouait-il, « est aussi mal comprise que moi-même ». Et pas une élégante du temps n'a deviné, sous le grif-

fonnage, la grande âme (1). Son *Op. 106*, sa monumentale et vingt-neuvième sonate en *si bémol* majeur, une lettre du 19 avril 1819, à Ferdinand Ries, nous apprend sa composition « dans des circonstances pressantes » et qu'il est dur d'écrire pour gagner du pain ! Tel Mozart en famille, Beethoven solitaire est mort à la peine. A la fin, ce n'est plus qu'un vieux fou dont Vienne se méfie...

Cette période des quinze dernières années, cette fin glacée d'un cœur ardent, la majeure partie de la *Correspondance* l'éclaire d'un jour blême ; ce qui la remplit, ce sont des affaires de famille, les frasques de la belle-sœur et les dettes du neveu : le grand cœur affectueux du génie ne bat plus que pour ce Carl, aussi choyé qu'indigne ; Beethoven écrit lettres sur lettres au précepteur espagnol de ce cher petit polisson qu'il adore et qui ne deviendra point l'ornement rêvé de la cité ; puis à l'archiduc Rodolphe, promu cardinal-archevêque, à ses éditeurs qui le tracassent, à ses secrétaires qui l'irritent, à ses propriétaires qu'il épouvante, à ses amis qu'il fatigue avec les méfaits de ses domestiques ou de ses bonnes... Le compositeur de la *Neuvième* et de la *Messe en ré* grelotte en son appartement silencieux : Babet ou Nanny met trois heures à faire du feu... Lugubre acheminement du célibataire, même génial,

Vers les infirmités, la vieillesse et la mort !

Beethoven, comme Delacroix, a connu cet hiver de la solitude, où l'espoir achève lentement de mourir. Et cependant, il travaille plus que jamais : « J'en suis toujours à : *Nulla dies sine linea* ; et si je laisse dormir la muse, c'est seulement pour qu'elle se réveille plus forte. J'espère donner encore au monde quelques grandes œuvres, et puis, comme un vieil enfant, terminer ma carrière terrestre au milieu de quelques braves gens... » A ses yeux, les braves gens sont les vrais princes de la terre, et ce terme devient dans sa bouche un brevet de supériorité sans égale. Mais plus de lettres d'amour ! Et, comme Faust aveugle que la mort entoure, quand il confie ces vœux de créateur à Wegeler, le 7 octobre 1826, le *vieil enfant* évoque seulement la jeune image de la bonne Lorchen, toute blanche maintenant ! Au souvenir du passé, ses larmes tombent sur sa lettre...

Parfois, dans sa vieillesse, comme dans son œuvre, un scintillement de grâce profonde, un sourire éclairant la nuit ! Galant encore, il écrit à Ferdinand Ries : « Comme on me dit que votre femme est belle, je l'embrasse pour l'heure en pensée ; mais j'espère avoir personnellement ce plaisir l'hiver prochain. » Enfin, voici deux fauvettes rieuses un instant posées sur la cage de l'aigle. C'est le dimanche 8 septembre 1822. Avec une liberté toute viennoise, Ludwig écrit à son frère Johann : « Deux cantatrices m'ont rendu visite aujourd'hui. Comme elles demandaient absolument à me baiser les mains et qu'elles étaient fort jolies, j'ai mieux aimé leur offrir mes lèvres... » Caroline Unger, avec son amie Sonntag : Caroline a vingt-deux ans, Henriette à peine dix-sept. Cinquante ans plus tard, une bonne dame septuagénaire écrivait au musicographe Ludwig Nohl que « la Sonntag et elle n'entraient jamais dans la chambre de Beethoven que comme dans un temple... » Mais les cahiers de conversation du maître taciturne et sourd nous disent comment elles y entraient et sur quel ton d'enjouement leur familiarité s'annonçait. La reprise de *Fidelio* les avait attirées auprès du maître, qui pourrait leur écrire des rôles... Une *Mélusine* reste en projet ; mais les rôles sont trouvés : ce sont les *sol* d'une symphonie avec chœur et d'une messe solennelle qui doivent figurer dans un grand concert (2). Un rayon de soleil, un chant d'oiseaux traversent les répétitions de la *Neuvième*. Et quel peintre mélomane évoquera les deux beautés déchiffrant sous le regard moins assombri du Titan ? Tel soir de mars, le génie, qui se met en frais de cuisine et de galanterie, les reçoit à dîner ; mais son vin

(1) Cf. le sonnet d'Auguste Barbier, poète aujourd'hui centenaire.

(1) Il serait curieux de pouvoir rapprocher trois opinions féminines sur Beethoven avec la *Correspondance* de Bettina d'Arnim, le *Journal* de Marie Bigot et les *Souvenirs* de M^{lle} G. del Rio, la fille du précepteur espagnol du neveu Carl.

(2) Cf. notre article *Beethoven et Wagner* (*Revue Bleue* du 24 juin 1899), d'après le beau livre de Teodor de Wyzewa.

semble aussi mauvais que sa musique est inchantable : « Vous êtes le bourreau des voix ! »

Tel était le Beethoven de 1822, génie besogneux, délaissé, méconnu, sublime, un instant distrait par un double sourire. En partant, Caroline Unger lui a dit : « Vous devriez vous marier ; cela vous rendrait plus laborieux ! » Hélas ! il sait que l'amour seul peut donner le bonheur : ses carnets, à défaut de ses lettres, l'affirment sur tous les tons. Oui, l'espérance l'a nourri longtemps ; mais il n'a plus que la résignation, « ce misérable refuge » ; et le cri de son isolement devient une prière : « Dieu, laisse-moi la trouver enfin, celle qui sera toute à moi pour me fortifier dans le bien ! » Seul, toujours seul, ah ! combien de fois, au cabaret, devant la *Poire d'Or*, pitoyable avec sa vieille redingote bleue et ses cheveux gris ébouriffés, a-t-il rêvé d'un intérieur, ébauché la vision d'un foyer ? Combien de fois, avec des larmes, a-t-il évoqué le parfum de plus en plus lointain du printemps de 1810 ? « Que vous dire de moi », disait-il à Bettina d'Arnim en apprenant son mariage ; « *Déplore mon destin*, m'écrie-je avec la *Jeanne d'Arc* de Schiller... » L'Arnolphe de Molière n'est pas plus lamentablement humain, près d'Agnès. Ce dieu est homme : une plainte ineffable emplit sa *Correspondance* et son *Œuvre* ; un abattement prodigieux prolonge ses méditations comme ses adagios, où le résigné « ne dit pas qu'il est malheureux, mais que le bonheur est impossible (1) » : chant du mâle solitaire au milieu des secrets embaumés de la nature et de la nuit, dans le silence du clair de lune... Malheur à l'homme seul ! soupire ce chant grave. *Væ soli !* C'est le réel qui pleure ; mais le réel n'a point la dernière note... Et l'idéal nous crierait bientôt :

Bienheureuse solitude du génie sourd, car elle fut la cause de sa violence — et de son essor : en assombrissant son humeur, elle illumina son âme ; l'amour obstinément absent l'a transfigurée. Ce cœur, l'amitié « et les sentiments qui lui ressemblent » n'ont eu, pour lui, que des blessures ; mais la joie renaîtra dans le rêve courageux. Le regret prendra le ton de l'espoir. Un Beethoven n'est pas de ceux qui demandent à la mort l'oubli de tout ce qu'ils ont désiré. Silencieux et seul, en exhalant sa plainte il chantera sa gloire. Et le philosophe amoureux avait conscience de son enviable infortune, en confiant son âme à Gleichenstein : « Soit, pour toi, pauvre Beethoven, il n'y a point de bonheur au dehors ; il faut que tu te crées tout en toi-même : dans le monde idéal seulement tu trouveras des amis. »

(A suivre.)

RAYMOND BOUYER.

SEMAINE THÉÂTRALE

PALAIS-ROYAL. *Chambre à part*, pièce en 3 actes de M. Pierre Veber ; le *Gant*, pièce en 1 acte, de MM. P. Bilhaud et M. Hennequin. — ATHÉNÉE. *Nellie Moray*, comédie dramatique en 4 actes, de M. Henry Dumay.

Si vous voulez être heureux en ménage, ne faites pas *Chambre à part*, telle est la morale que M. Pierre Veber prêche aux jeunes mariés en sa nouvelle pièce représentée au Palais-Royal.

Un bon garçon, joyeux et insouciant fêtard, est, par un des traquenards chers aux familles qui ont des filles à caser, jeté dans les bras d'une sienne cousine de province que la surface brillante du parisien a ébloui. Le célibataire endurci se laisse, de son côté, séduire par la fraîcheur de vingt printemps. On se marie. Mais, comme on est dans le train, on entend être un ménage bien moderne, c'est-à-dire vivre à sa guise, chacun de son côté. Et voilà l'intérieur le plus malheureux du monde, parce que ni l'un ni l'autre n'ont compris que le bonheur ne peut naître que de la complète intimité. C'est le hasard qui le s rapproche, et il les rapproche si bien qu'il n'est point permis de douter que leur félicité ne soit dorénavant complète.

Chambre à part, qui a beaucoup plus de « tenue » que ce que l'on a accoutumé d'entendre au Palais-Royal, dont plusieurs scènes sont même de fort jolie comédie, est jouée de façon absolument charmante par M^{lle} Suzanne Demay, et comiquement, sans outrance, par M. Rai-

mond. Dans le reste de l'interprétation, on remarque MM. Tréville, Hurteaux, M^{lles} Faber et Nobert.

Avec *Chambre à part*, on donne un petit acte de MM. P. Bilhaud et M. Hennequin, le *Gant*, qui sort étrangement et heureusement de la moyenne maussade habituelle aux levers de rideau. C'est l'histoire d'un monsieur qui, dans une discussion au cercle, jette à la figure de celui qu'il veut provoquer un gant. Le souffleté met tranquillement ce gant dans sa poche et rentre chez lui, où sa femme lui fait une épouvantable scène de jalousie, car ce gant est un gant de femme. On divorcerait si tout ne s'expliquait, non sans mal, mais à temps. Le gant est un souvenir amoureux, gardé précieusement, qui servit, par erreur, de projectile provocateur. MM. Tréville, Duplay, M^{lles} Samuel et Piernold enlèvent rondement cette amusante piécette.

L'Athénée s'américanise horriblement. Après la *Petite Milliardaire*, d'exotisme peu brillant, voici *Nellie Moray*, de lamentable rastaquouérisme littéraire et dramatique. La pièce vient-elle d'outre-Atlantique ou a-t-elle été conçue pour la lointaine exportation ? En tous les cas, M. Deval, qui fut, toutes ces dernières années, directeur très heureux et fort habile, n'a qu'à la laisser bien vite retourner d'où elle vient ou filer vers les pays auxquels on la destine. Personne ici, je pense, ne la regrettera, pas même lui, pas même les malheureux artistes qui pataugent dans ce fatras souvent grotesque. D'une distribution aussi nombreuse que fatalement falote et banale, se détache cependant M. Marius Barlay, qui a soigneusement et pittoresquement dessiné la silhouette d'un vieux gentleman aveugle.

PAUL-ÉMILE CHEVALIER.

LA MUSIQUE ET LE THÉÂTRE aux Salons du Grand-Palais

(Deuxième article)

La cohue des premières journées n'est plus qu'un souvenir au Salon de la Nationale. La poussière a cessé de flotter dans les galeries de l'avenue d'Antin comme une gaze mollement tendue des frises au plancher ; nous serions sans excuse de ne pas interrompre notre promenade à travers les envois des peintres de genre pour prospecter les vastes décorations enfin abordables et visibles dans leur intégralité.

Ce sont les trompettes de M. Guillaume Dubufe qui sonnent le ralliement. Ses *Renommées*, grandeur supra-naturelle sont revenues tout exprès de l'Exposition de Saint-Louis où elles plafonnaient dans le salon de repos du pavillon national de la France. Elles replafonnent ici dans une des salles du rez-de-chaussée, côté gauche, et déroulent en plein ciel les spirales de leurs draperies. Le vol est harmonieux et la longue tige des tubes claironnants le coupe avec moins de dureté qu'on n'aurait pu le craindre d'un accessoire aussi encombrant. Au point de vue de la coloration dominant le blanc teinté et la gamme des verts pâles, apparentant le tableau à l'apothéose de Puvion de Chavannes qui décore la grande galerie des Artistes français.

M. Albert Besnard use de tonalités plus violentes dans la vaste composition qu'il a préparée pour le plafond de la Comédie-Française. C'est un fragment ensoleillé — soit dit sans métaphore, car Apollon s'y détache sur un cratère lumineux — de l'ensemble dont la maquette avoisine cet envoi et porte une légende explicative : « Apollon salue de ses rayons les envois des vrais poètes : Corneille, Molière, Racine, Victor Hugo. Il est accompagné des vingt-quatre heures et précédé des neuf muses, dont deux se détachent pour aller déposer leur hommage au pied du monument que couronnent les statues. Au-devant de la scène, un groupe : l'homme, la femme et le serpent dialoguent, tandis qu'à gauche une figure paraît écouter leurs paroles avec ironie. Une autre à droite, très grave, semble y découvrir un sens symbolique. »

Ce sens symbolique est assez clair — pour une allégorie. La figure très grave (apparemment M. Besnard, symbolisé lui-même de ses propres mains) estime que tout le théâtre passé, présent ou futur, drame ou comédie, tire ou tirera ses origines du contact de nos arrière-grands-parents avec le premier tentateur. La figure ironique — il y avait déjà un Desgenais posté en voyeur psychologique dans le paradis terrestre et qui aiguillait des mots cruels — constate que le serpent travaille pour Becque et Labiche, et que les personnages de la scène biblique seront devenus dans quelques milliers d'années le Mari, la Femme et l'Autre. Que vaut la conception au point de vue historico-dramatique ? Les avis peuvent différer. Constatons seulement qu'elle a inspiré au maître plafonniste ou plafonnier de la Comédie un intéressant commentaire pictural. L'architecture du temple grec devant lequel se noue l'intrigue du

(1) H. Taine, en l'admirable page d'art littéraire, déjà citée.